

Mikis Theodorakis a 80 ans

„J'avais en moi une mer de musique“



Photo: Guy Wagner

Mikis Theodorakis, image récente

Le 29 juillet, Mikis Theodorakis fêtera son 80e anniversaire. „kulturrissimo“ qui a eu le privilège de présenter à de nombreuses occasions ses interviews et commentaires, est heureux de s'associer aux félicitations et remerciements qui lui arrivent de tous les coins du monde. Mieux: A l'occasion de cet anniversaire, nous proposons à nos lecteurs, en exclusivité, un entretien qui révèle des aspects inconnus de la personnalité de Theodorakis et des réflexions permettant de mieux saisir cet homme exceptionnel.

kulturrissimo: Je voudrais d'abord évoquer la question de la mort héroïque, ce que tu as nommé „le problème de la mort, du sacrifice pour un autre“ - l'apanage de ta génération. Comment as-tu vécu ce problème qui se répercute chez toi dans de nombreuses partitions?

M. Th.: L'émotion a été beaucoup plus grande pour la mort brutale de ces camarades, surtout pendant la guerre et la guerre civile, que s'ils avaient disparu dans des circonstances naturelles.

Ils étaient jeunes, et quand la mort les a frappés, on ne pouvait pas réaliser qu'ils n'étaient plus là... Tu as quelqu'un à côté

de toi avec qui tu parles, et une minute plus tard, il est immobile.

Quand tu réalises ensuite qu'il n'est pas mort par accident, mais parce qu'il croyait à des idéaux, sa disparition devient encore beaucoup plus émouvante. Tu as même des remords d'être encore vivant, alors que ton camarade n'est plus.

Je crois aussi qu'un artiste est toujours très influencé par des choses fortes, brutales, qui arrivent autour de lui. Il y a une blessure émotionnelle chez lui qui finalement est bien plus profonde que chez d'autres. C'est comme une incision qu'on fait dans un arbre: en sort la sève, la résine.

k.: Quand tu jettes un regard sur une vie extraordinairement remplie - du meilleur et du pire -, est-ce que tu ressens encore la présence de ces compagnons d'autrefois?

M. Th.: Oui. Certes, je ne pense pas tous les jours à eux, parce que la vie continue, mais quand je retourne aux œuvres que je leur ai dédiées, ils reviennent dans mon esprit, ils sont là et ils sont vivants.

k.: Nombre de tes réflexions tournent autour de la „loi de l'Harmonie universelle“. Comment l'as-tu découverte?

M. Th.: Je l'ai découverte quand j'ai été

à Tripolis au Péloponnèse, à 14-15 ans. Sans doute, j'avais de très grandes pressions émotionnelles suite aux bombardements et à l'occupation.

Je me rappelle un soir, après minuit, - on était dans la maison obscure, parce qu'il n'y avait pas d'électricité -, l'armée italienne a frappé à la porte du rez-de-chaussée, et quand les soldats ont frappé ainsi, j'ai cru qu'ils frappaient mon corps.

Mais quand alors ils ont tiré sur une chienne, parce qu'elle a commencé à aboyer, je me suis senti transformé en une radio qui recevait des ondes, comme des signaux de morse, comme des bribes de musique.

C'était extraordinaire, j'étais devenu léger, tout léger, je sentais que je commençai à voler, et c'est là que j'ai découvert l'harmonie universelle. J'en étais devenu un élément, et les musiques venaient de partout pour devenir une immense harmonie...

J'avais ce qu'on pourrait appeler une „crise“. Mon père est venu, et je me suis réveillé comme d'un rêve profond. Cela m'a profondément marqué et plus tard, je voulais m'intérioriser totalement pour retrouver le même effet. Il faut dire que l'époque m'aidait: il faisait très froid, on avait faim, la ville était pleine de brume, c'était un décor fantastique, mais terrifiant, car on ne voyait rien à cause de la brume, et dans cette brume, les soldats marchaient au pas.

J'en étais transformé. Je ne voulais même plus voir mes parents, mes amis, je voulais être seul. Je m'enfermais dans ma chambre et je suis resté ainsi des mois entiers, pendant lesquels la musique était devenue pour moi quelque chose d'existentiel. Je suis passé de son côté pour m'y consacrer entièrement. Plus tard, quand je suis revenu à la raison, comme on dit, je voulais mettre tout cela dans un ordre, et j'ai dit: L'harmonie céleste, c'est la musique.

J'avais, certes, déjà découvert la musique deux ans plus tôt quand j'ai commencé à écrire des chansons, mais là, ce n'étaient plus les chansons qui me préoccupaient, c'était l'harmonie, surtout après que j'avais entendu la Neuvième de Beethoven dans un film qu'on avait projeté à Tripolis. Maintenant, je voulais réaliser des Parthénons sonores.

Philosophiquement, la découverte de l'harmonie universelle m'a d'ailleurs beaucoup aidé à m'adapter à la vie quotidienne, à la vie des hommes, mais à la suite du désordre autour de moi, la société me dégoûtait encore plus et ce fut seulement en moi-même que j'ai retrouvé l'harmonie.

k.: Est-ce que cette loi a été aussi un des éléments de l'intense discipline de travail que tu as toujours eue?

M. Th.: Oui, pour moi, cette discipline était obligatoire, car je savais que pour acquérir une quelconque perfection, il fallait beaucoup travailler. Je savais qu'il y avait des lois musicales qu'il fallait conquérir.

Les notes sont très difficiles à harmoniser. Si tu mets une note en relation avec une autre, beaucoup de choses peuvent arriver. Il peut y avoir des dissonances, des cacophonies, des catastrophes. Harmoniser les notes entre elles, c'est comme harmoniser le système solaire. C'est ce que font les compositeurs.

Tu as, par exemple, un accord, il est partout le même, mais quand un génie comme Mozart l'utilise, il sonne différemment par la relation dans laquelle il se trouve. Il faut le talent, évidemment, mais il faut aussi et surtout le travail.

k.: As-tu une explication pour tout ce que ton inspiration mélodique a de naturel et d'évident?

M. Th.: Maintenant que j'arrive à la fin de ma vie, je peux te dire avec assurance que le talent de musicien, c'est comme le DNA, et moi, je l'ai en moi.

Il y a deux choses: Ce qu'il y a dans notre sang, on ne peut pas y échapper, car on l'hérite des parents et des ancêtres, mais en plus, ma mère m'a donné de l'eau, – pour employer une image –, qui était musique et qu'il fallait faire sortir comme une source qu'on fait jaillir de la montagne. J'avais en moi une mer de musique.

On sait que les enfants imitent surtout. Ils imitent les parents, la société. Dans la société grecque des années '30 en province, on chantait dans les maisons.

Ce n'était pas de la musique savante, il n'y en avait pas; il n'y avait pas de piano, il n'y avait pas d'orchestre, il n'y avait pas de radio: on n'entendait tout simplement pas de musique symphonique, européenne, et encore, moi j'étais privilégié: Nous avions des disques avec des airs à la mode, mais quand à dix ans j'entendis pour la première fois une fanfare militaire, je quittai mes camarades et j'étais là à l'écouter, immobile.

Ensuite, mon rêve a été un violon. Pourquoi un violon? Je n'avais même pas entendu de violon, mais j'en voulais un. Mon père n'avait pas d'argent et moi, je n'avais plus d'autre rêve. A treize ans, il a finalement pu m'acheter ce violon tant désiré, mais un an auparavant, j'avais commencé à écrire des chansons, car c'était la seule forme musicale que je connaissais.

Après, quand j'étais à Tripolis et que je connus une fille qui avait un piano, je commençai à écrire des sonatines, des menuets... C'était de l'imitation, certes, mais surtout, c'était l'eau en moi qui voulait sortir, et elle prenait les formes de mon entourage.

La musique savante, pour rester à notre image, c'est comme si tu étais près d'une source et que tu avais beaucoup de bouteilles, – une bouteille Sonate, une bouteille Fugue, une bouteille Sympho-

nie, une bouteille Oratorio –, et que tu mettais l'eau dans les différentes bouteilles.

Mon attitude, grosso modo, est que j'ai sorti de moi une eau que chacun pouvait boire, ma mère, mon père, mon frère, mes amis, mon quartier, ma ville, toute la Grèce...

C'est ainsi que j'ai écrit ma musique et c'était de l'eau pure, c'étaient mes chansons. J'étais très impressionné par les formes de musique que je découvrais autour de moi, – les bouteilles dont j'ai parlé –, et à Athènes, j'ai mis l'eau de ma source dans les bouteilles, de plus en plus d'eau. Je suis devenu une vraie usine à eau... Je ne savais pas si la couleur était belle, si le goût était bon, mais je savais que l'eau était pure.

k.: Quand tu étais à Paris pendant la période 54-60, comment l'eau était-elle alors?

M. Th.: L'eau était la même, mais les bouteilles avaient changé. J'y ai trouvé une bouteille noire, et avec la musique d'avant-garde que je composais alors, j'ai mis aussi des couleurs dans l'eau, pour faire impression. Mais alors, je me suis dit: Pourquoi ajouter des couleurs? Je veux retourner à l'eau pure qu'étaient mes chansons, – et c'est la meilleure chose que j'ai faite!

k.: Pourquoi y a-t-il eu ce changement de cap de 180° au moment où, avec ton

ballet „Antigone" en 1959, tu étais au sommet et qu'on te considérait comme le grand espoir de la jeune génération de compositeurs?

M. Th.: Si on continue par notre illustration: C'était une question de clientèle de l'eau. Je ne voulais pas que seuls ceux qui avaient de l'argent puissent acheter mon eau dans les différentes bouteilles Sonate, Ballet, Symphonie... Les pauvres, eux, n'avaient pas d'accès à l'eau. Cet accès était réservé à la haute société, car dans les concerts, les opéras, les ballets, on trouvait les gens très instruits et cela ne m'intéressait pas. Je n'écrivais pas pour l'élite anglaise ou française, je m'intéressais au peuple grec.

La musique était, bien sûr, un don exceptionnel, mais elle a été en même temps une occasion pour dialoguer avec les autres. Mon problème de toujours a été l'autre et c'était un grand problème. Quand j'allais à sa rencontre, j'étais découragé, méfiant, car je le considérais comme inamical, je voyais en lui un ennemi potentiel. Cela est venu du fait qu'en tant qu'enfant, je m'étais toujours donné aux autres, mais comme eux, ils imitaient la société dont ils étaient un reflet, je me sentais repoussé par eux et je rentrais chez moi et en moi.

D'ailleurs, j'ai toujours eu peur de la société. Elle me décourageait et me rendait pessimiste.



„Mes parents étaient sereins“



Photo: Guy Wagner, 1999

„J'ai le triste privilège, d'être en face de l'Acropole, de la beauté absolue “

Mais quand alors j'ai chanté mes premières chansons et que les enfants commençaient à les chanter aussi, ils étaient différents: J'avais trouvé la clé qui m'ouvrait le cœur des hommes et je pouvais vivre. La musique était devenue la réconciliation avec les autres. En fait, j'avais besoin de leur affection, de leur amour, mais je sais que ceux-ci ne sont pas éternels. Aussi ai-je écrit des centaines de mélodies pour avoir toujours de nouveaux auditoires, des gens qui m'applaudissaient, qui m'aimaient. Afin de pouvoir vivre. C'est cela, le secret de ma vie.

Depuis dix ans, tout le monde me connaît et m'aime, en apparence, mais je n'ai pas d'illusion: S'ils m'aiment, s'ils m'applaudissent, cela n'a pas de consistance. On suit celui qui se montre le plus démagogue, et l'histoire se répète. Tout le monde a cru qu'on allait abolir la guerre après les destructions, les génocides, les cinquante millions de morts de 1940-45, mais on continue, on fait la même chose. Et si aujourd'hui tu vois l'humanité divisée: d'un côté, les riches – les Européens, les Américains – de l'autre, les pauvres – les Africains, les Asiatiques –, tu constates que l'égoïsme continue avec une exploitation encore plus grande des plus démunis, et les plus démunis parmi les démunis, ce sont les enfants, et les enfants sont aujourd'hui

les premières victimes. Il n'y a qu'à considérer les affaires de pédophilie en Belgique, en France, par Internet.

Regarde le monde!

Je crois que l'avenir devient de plus en plus sombre et je ne parle même pas de Bush ou de Sharon. Je considère qu'en fait chacun est responsable, personne n'est innocent, mais si chacun avait conscience de ce qu'il devrait faire, alors seulement les choses pourraient changer.

En Grèce, par exemple, il y a des gens venant d'Albanie, des Balkans, des Indes... Personne ne s'intéresse à comment ils vivent.

Or, mes compatriotes devraient avoir en mémoire que la même chose était arrivée à leurs ancêtres en Australie et éviter d'en faire autant.

Ainsi ma première impression était-elle la juste: Si je n'avais pas eu l'arme de la musique, je ne vivrais pas. La musique pour moi était existentielle. J'avais un don, j'avais en moi cette source, mais depuis „Lysistrata“, elle est tarie, elle n'a plus d'eau.

k.: Et „Medea“, ton ultime musique?

M. Th.: Je crois que pour „Medea“, il n'y avait plus vraiment d'eau fraîche; mais un compositeur qui a écrit des millions de notes peut écrire une musique beaucoup plus équilibrée que d'autres, parce qu'il peut être objectif. Par contre, quand

je compose une mélodie qui est vraiment comme une île sortie d'un volcan, c'est quelque chose de très rare et ça, chez moi, c'est fini.

k.: Est-ce que tu regrettes que ce soit fini?

M. Th.: Non, je ne le regrette pas, parce que j'ai fait beaucoup. J'ai écrit tant d'œuvres que je suis convaincu que la plupart des gens vont me découvrir après des dizaines d'années, pourvu que j'aie une valeur, évidemment.

k.: Et si tu pouvais recommencer, par quoi commencerais-tu?

M. Th.: Par la même chose, de la même façon.

k.: Me rendant compte, d'ailleurs pas pour la première fois, que tu es un homme extrêmement vulnérable qui réagit comme un séismographe sur son entourage, je me pose la question quel est le plus grand problème que tu as par rapport à la société.

M. Th.: L'incompréhension. Je ne comprends pas ce qu'on fait, ni pourquoi on le fait. Je pense que la plupart des problèmes pourraient être résolus si on se comportait d'une manière normale, logique. Je vois que l'équilibre entre la bête humaine et l'être raisonnable n'est pas établi, car il y a 70% d'instincts primitifs et 30% de rationalité dans l'homme. D'autre part, je constate que c'est la société seule qui empêche l'homme de mettre en évidence sa primitivité, puisque, dès qu'il arrive une occasion dramatique, chacun ne cherche qu'à sauver sa propre peau et pourrait même tuer l'autre pour survivre.

Tout cela pour dire que l'homme n'est pas encore civilisé. On l'a vécu, par exemple, avec les Allemands, un peuple extrêmement cultivé qui d'un moment à l'autre a déployé une barbarie inconnue jusque-là.

C'est ce qui me frappe, c'est que les gens cachent l'harmonie et d'abord l'harmonie intérieure. Prends la gentillesse. Que signifie-t-elle? C'est l'harmonie intérieure. Quelqu'un qui l'a trouvée, sourit. Il faut sourire, ne pas être violent. La violence signifie qu'il y a déséquilibre. Quant tu vois alors que déjà chez les enfants de dix ans, la moitié d'entre eux est violente, tu constates qu'ils n'ont pas trouvé d'équilibre en eux, selon les lois de l'harmonie. Or, si tu n'es pas gentil avec toi-même, comment peux-tu l'être vis-à-vis des autres?

On se dit alors que c'est dans la nature de l'homme qui naît avec la peur, une peur vieille de millions d'années, parce qu'il était initialement pour ainsi dire le seul être sans protection. Oui, nous sommes nus, et nous grandissons avec la peur...

Personnellement, je n'ai jamais eu peur, et cela, je le dois à mes parents, car ce sont les parents qui transmettent cette peur. Or, mes parents étaient sereins.

k.: Que tu sois toujours allé au combat, n'était-ce pas aussi pour défier cette peur ancestrale?

M. Th.: Aller contre la violence était une réaction purement physique. Elle était ni idéologique ni politique, surtout comme je voyais comment les rôles pouvaient changer: Un jour, les communistes étaient les victimes, le lendemain, quand ils avaient pris le pouvoir, ils devenaient les bourreaux. La même chose pour les chrétiens. De ce côté-là, il y a une désillusion totale chez moi.

Prenons la vie politique en Grèce et mon engagement. Je jugeai chaque parti d'après la relation qu'il avait avec le pouvoir. Si un parti défendait les pauvres, les démunis, j'étais avec lui, mais quand il devenait „pouvoir“ et qu'il exploitait lui aussi les autres, j'étais contre lui, quelle que soit sa couleur. C'est ce qu'on n'avait pas compris.

Le mal absolu, c'était la dictature. Aussi étais-je du côté de toutes les victimes de la dictature, sans regarder leur étiquette politique. Il y avait des gens de droite qui combattaient davantage la dictature que des gens sur la gauche. Donc, j'ai dit bravo à ces gens de droite.

Prenons le cas Karamanlis. Quand en 1950-60 il était avec le pouvoir et l'incarrait, j'étais contre lui, radicalement. Pour fonder la „Jeunesse Lambrakis“, je me suis rendu dans son village, à Proti Serra, un village inconnu au nord de la Grèce. J'y ai fait le premier congrès du mouvement et j'ai dit: „Là, où lui est né, on va commencer la bataille pour la renaissance de la Grèce!...“ L'attitude du même homme au début des années 70, par contre, m'a convaincu que lui seul pouvait sauver le pays, et ainsi j'ai prôné la „solution Karamanlis“. Les deux extrémités donc.

Et tant de gens qui n'y ont rien compris ont dit: „Voilà, Theodorakis a changé.“ Faux, c'était Karamanlis qui avait changé! Lui qui avait incarné le pouvoir, incarnait alors le contre-pouvoir, le pouvoir étant dans les mains des dictateurs. Ainsi, j'avais raison, mais personne ne m'a compris, alors que pour moi c'était très logique.

Mes critères sont inamovibles: Je suis contre la violence et contre le mensonge... Paradoxe: J'ai 80 ans, mais si je vois quelqu'un qui frappe un enfant, qui bat un chien, qui coupe une branche, j'ai une réaction violente, je pourrais le tuer.

k.: Et le problème de la trahison?

M. Th.: La trahison des idéaux, signifie: passer de l'autre côté, mais cela est quelques fois compréhensible. Par contre, s'engager de l'autre côté, est impardonnable. C'est une question d'équilibre rompu. J'ai cru que l'humanité pourrait changer du bon côté, contre le pouvoir, contre la violence, et je voulais que le bien triomphe, mais finalement, après toute ma vie, j'ai vu que c'était une illusion.

k.: Comment abordes-tu donc la question de la mort?

M. Th.: C'est une énorme peine, si tu commences vraiment à penser à ce que finalement tu vas quitter. Toute cette

beauté! J'aime la vie, la vie est un don, celui de respirer, de voir, de te rendre compte de l'harmonie de la nature. Je suis ici et j'attends que la colline en face devienne verte et qu'après elle devienne jaune. C'est beau, c'est très beau. Ensuite, j'ai le privilège, le triste privilège, d'être en face de l'Acropole, de la beauté absolue, et je dois me dire: „Je ne verrai plus cette beauté. Qu'est-ce que je vais devenir? Tout sera noir, fini“, et cela, c'est une immense peine.

L'homme est très égoïste. Il ne peut pas penser qu'après sa mort la nature soit encore la même. Le mont Hymettos, en face, Socrate l'a vu, mes ancêtres, mon père l'ont vu comme moi, des millions d'êtres l'ont vu, ils sont devenus poussières, mais le mont est là, serein, beau, et il va avoir encore des siècles et des siècles, sans toi, sans moi. Et on se pose la question que moi, je me pose aussi, étant donné que je suis un petit homme: Comment le mont Hymettos peut-il continuer d'exister sans moi, comment l'Acropole peut-elle être debout sans moi?

k.: Et le problème de la souffrance?

M. Th.: Je ne peux et ne veux pas y penser. La souffrance, je ne peux pas la supporter. Je ne peux même pas voir des films violents ou des films qui jouent dans un hôpital. Je ne veux même pas écouter quand on en parle.

Toutefois, c'est le vrai problème des vieilles gens: Comment vont-ils mourir?

Le mieux serait de s'endormir et de ne plus se réveiller. Ce serait un don de l'harmonie universelle.

k.: Finalement: Qu'est-ce que l'amour évoque pour toi?

M. Th.: Nous en Grèce avons deux mots pour „amour“: „agapi“ et „eros“. „Agapi“, le grand amour, je dirais, non personnel, c'est l'amour de la vie, de la nature, des animaux et du pauvre être humain, et puis, bien sûr, de la musique, de l'art, de la beauté.

„Eros“, c'est l'amour pour un autre être, sexualité incluse, mais surtout les sentiments, l'échange. C'est ce qui peut arriver de plus merveilleux, et je l'ai vécu avec Myrto dès l'âge de dix-huit ans, cependant, sans pouvoir être avec elle durant dix ans.

En exil, la première chose qui me préoccupait, ce n'était pas la liberté, ce n'était pas la mort, c'était Myrto, le fait que je ne voyais pas Myrto. A Macronisos, le pire était le manque du sujet de mon „eros“.

Quand j'ai vu Myrto pour la première fois, quand elle m'a vu, c'était pour toujours, et, c'est vrai: Je vis avec elle depuis soixante ans. La preuve que c'était un grand „eros“ est que j'ai toujours eu l'impression que si Myrto me manquait, je serais asphyxié, et que je ne pourrais plus vivre.

k.: Je te remercie pour tes réponses aussi franches que sincères.

Propos recueillis par Guy Wagner



Photo: Archives Margarita Theodorakis

„J'ai toujours eu l'impression que si Myrto me manquait, je serais asphyxié, et que je ne pourrais plus vivre“